

BATOUALA DE RÉNÉ MARAN OU L'EXPRESSION DE LA RÉVOLTE ET DE L'HUMANISME MODERNE

Yambaïdjé MADJINDAYE
Université de N'Djaména, Tchad
madji_genial@yahoo.fr
&
Dieudonné VAIDJIKÉ
Université de N'Djaména, Tchad
vaidjikede@yahoo.fr

Résumé : Publié en 1921, au moment où les peuples noirs semblaient dans l'impérialisme occidental, *Batouala* de René Maran a fait un immense succès à scandale. En effet, l'auteur obtient le prix Goncourt (1921) alors que son roman fustige le colonialisme. Empreinte de rage, mais aussi paradoxalement d'humanisme, l'œuvre romanesque de l'auteur martiniquais, précurseur de la Négritude, dénonce vertement le flou idéologique qu'entretient la machine coloniale, au nom de la civilisation et du christianisme, aux fins de domination des peuples noirs. La présente réflexion se propose d'explorer la portée humaniste dudit roman tout en appréciant le discours satirique de son auteur. L'analyse révèle, à l'aune de la critique thématique, que la construction de l'humanisme, telle qu'envisagée par l'auteur, répond à une logique de dénonciation, de révolte, voire de déconstruction du mythe impérial pour déboucher sur un humanisme moderne.

Mots-clés : *Batouala*, colonialisme, humanisme moderne, impérialisme occidental, révolte.

BATOUALA BY RENÉ MARAN OR THE EXPRESSION OF REVOLT AND MODERN HUMANISM

Abstract: Published in 1921, at a time when black peoples were sinking into Western imperialism, *Batouala* by René Maran was a huge success and a scandal; indeed, the author won the Goncourt Prize while his novel castigated colonialism. Filled with rage, but also paradoxically with humanism, the novels of the nican author, a precursor of Negritude, sharply denounces the ideological blurring of the colonial machine, in the name of civilization and Christianity, for the purpose of dominating black peoples. The present reflection proposes to explore the humanistic scope of this novel while appreciating the satirical discourse of its author. The analysis reveals, in the light of the thematic criticism that the construction of humanism, as envisaged by the author, responds to a logic of denunciation, revolt, and even deconstruction of the imperial myth to lead to a modern humanism.

Keywords: *Batouala*, colonialism, modern humanism, western imperialism, revolt.

Introduction

S'il y a un texte, qui a su défrayer la chronique au cours de l'émergence de la littérature négro-africaine d'expression française et dont la thématique est restée complètement atemporelle au point de mériter une relecture après cent ans, c'est bien

*Batouala*¹, le roman du Martiniquais René Maran publié en 1921 chez Albin Michel. Tout en faisant vaciller l'élite promotrice de l'impérialisme et en inaugurant la naissance d'une littérature strictement nègre, l'œuvre s'inscrit résolument dans une dynamique de déconstruction du mythe impérial. Sans détour, René Maran, alors administrateur colonial convaincu², y développe, contre toute attente, un contre-discours, un champ lexical qui sape froidement les fondements de la mission civilisatrice. Il y fustige, en outre, les stéréotypes et les clichés dont la race noire a été longtemps étiquetée, puis dynamite le flou idéologique savamment et hypocritement édifié, nourri et entretenu pour soumettre et dominer les peuples noirs. Œuvre à scandale, *Batouala* constitue ainsi un événement de portée mondiale, tant elle incarne une double surprise. Ne s'attendant pas du tout, du moins pas si tôt, à une telle réaction venant de la race noire, considérée, a priori, comme ne disposant pas de civilisation propre à elle et donc sauvage, la race blanche tombe des nues. Il en est de même de la race noire, qui ploie sous un complexe d'infériorité extraordinaire depuis la descente inopinée des Blancs sur le continent. Elle aussi s'étonne de constater que la langue du Noir se délie bruyamment, que le venin de son verbe éclabousse la machine impériale, attestant ainsi que les peuples noirs ne sont plus les mêmes. Dès lors, il importe de s'interroger : dans ce revirement, quelles ont été les motivations précises de la révolte de René Maran ? Pourquoi, tel un lion blessé, l'auteur développe-t-il soudainement un discours satirique vis-à-vis de l'idéologie impérialiste qu'il a tant défendue ? En quoi la construction de l'humanisme, telle qu'envisagée par l'auteur martiniquais, répond-elle à une logique de dénonciation, de révolte, voire de déconstruction du mythe impérial pour déboucher sur un nouvel humanisme ? Se fondant ainsi sur la perspective d'une approche thématique du texte romanesque, la présente contribution se noue autour de deux points essentiels : la déconstruction du mythe impérial et la construction d'un humanisme moderne.

I. La déconstruction du mythe impérial

Nous consacrons la première partie de cette réflexion à la déconstruction du mythe impérial. À ce titre et par souci de clarté, de concision, de précision et de complétude, nous y aborderons deux préoccupations majeures : le discours satirique de l'auteur et la question de la réception de l'œuvre.

1.1. Le discours satirique de René Maran

Dès la préface de *Batouala*, René Maran apparaît comme un réactionnaire, un révolté, un rebelle, au sens noble du terme. Il prend conscience de l'humaine condition. Ses yeux s'ouvrent. Sa langue se délie. Aussi proteste-t-il avec véhémence contre l'idéologie impérialiste dont il avait été pourtant l'un des vulgarisateurs. Comme s'il se décidait à confesser sa duplicité et sa complicité pour avoir contribué, pendant de longues et de bonnes années, à perpétrer ce que l'on pourrait qualifier de l'insoutenable tragédie des peuples noirs, l'auteur de *Batouala* s'insurge férocement contre le mal qui se profile insidieusement derrière cette idéologie intelligemment auréolée d'hypocrisies, d'injustices et de méchancetés foncièrement inqualifiables, injustifiables et injustifiées. Ainsi, dans la Préface de *Batouala*, on peut lire des mots

¹ René Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921. Personnage principal de *Batouala* (titre éponyme), *Batouala* est, par ailleurs, le chef légendaire et prestigieux des nombreux villages qui peuplent l'Oubangui Chari. Il est l'un des plus grands critiques des colons dans le livre et défend la coutume ainsi que la tradition.

² Fonctionnaire au ministère des colonies, René Maran, né en 1887 et mort en 1960, fut un administrateur colonial.

extrêmement virulents, mais aussi des phrases et des locutions relativement incendiaires :

Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents, Rabindranath Tagore, le poète hindou, un jour, à Tokio, a dit ce que tu étais ! Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. A ta vue les larmes de sourdre et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes.

Batouala, II

Dans cet extrait, René Maran crève l'abcès. Il touche du doigt le problème de l'entre-deux-guerres. Il indexe directement l'idéologie impérialiste, qui se présente sous l'enveloppe de la civilisation : "orgueil des Européens". En témoigne l'emploi répétitif du pronom personnel « tu » personnifiant allègrement la civilisation : « Tu³ bâtis ton royaume sur des cadavres », « Tu te meus dans le mensonge », « Tu es la force qui prime le droit », « Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie », « Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes ». Cette apostrophe au fond satirique, doublée d'anaphores et de répétitions, rappelle, en outre, le projet à la fois déshumanisant et asphyxiant qu'ont formulé les peuples blancs pour annihiler les peuples noirs. Pour eux, les peuples noirs sombrent et se vautrent inconsciemment depuis des lustres dans la barbarie la plus inimaginable. Aussi s'impose-t-il à eux de les évangéliser, de les civiliser et de les dépouiller des carcans traditionnels qui les empêchent de s'épanouir, de se développer, de s'affirmer. René Maran enfonce ensuite le clou lorsqu'il déballe les dessous les plus ignobles de l'entreprise coloniale. Pour lui, le colonialisme cache de pires bassesses minutieusement planifiées et entretenues : « La large vie coloniale, dit-il, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait moins, on en parlerait plus. Elle avilit peu à peu » (*Batouala*, 13). Voilà des propos qui incriminent directement les promoteurs de la civilisation, de l'impérialisme. Tel qu'on le découvre, le goût immodéré du discours satirique de l'auteur dévoile le vrai visage de l'impérialisme, la face cachée de la mission civilisatrice. En d'autres termes, il apparaît que "la large vie coloniale" cache d'énormes et d'innombrables bassesses : vols des ressources minières, viols des femmes noires et de la terre, violations des droits humains, maltraitements et crimes divers, tortures et exécutions extrajudiciaires, fusillades en série, etc. Dans *Batouala*, René Maran adopte ainsi une posture de révolutionnaire et de dénonciateur, un langage direct et incendiaire, une attitude explosive et menaçante. Lui, qui avait longtemps œuvré à fixer la machine coloniale, principalement en Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine) où se déroule le récit, se victimise, explose et dénonce soudainement : « Ce roman (*Batouala*) est donc tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. Il ne pouvait en être autrement » (*Batouala*, 10). En d'autres termes, pour l'auteur, *Batouala* est la relation des faits réels, des choses vues, vécues et/ou subies. Il est le compte-rendu fidèle des exactions dont les peuples noirs avaient été, individuellement ou collectivement, mais surtout quotidiennement victimes. Mais, en fait, étant donné que la machine coloniale écrasait systématiquement tous ceux qui dénonçaient les sévices infligés aux Noirs, quel accueil a-t-on finalement réservé à un tel roman ? À quoi s'attendait René Maran lorsqu'il lâchait insolemment, mais

³ C'est nous qui soulignons.

fermement des mots aussi virulents (« *Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre* ») sur du papier pour dynamiter l'entreprise dite civilisatrice ?

1.2. La querelle autour de la réception de l'œuvre

Le 14 décembre 1921, René Maran reçoit le prestigieux prix Goncourt pour son œuvre romanesque intitulée *Batouala*. Qualifiée de "*véritable roman nègre*", *Batouala* a suscité une querelle retentissante à l'image de *L'Enfant noir*⁴ de Camara Laye publié trois décennies plus tard, quoique les textes et les contextes ne soient pas tout à fait les mêmes. Si certains critiques littéraires estiment que René Maran mérite d'être primé, voire plébiscité, à cause de son œuvre, pour avoir été audacieux au point de dire l'indicible et de nommer l'innommable, d'autres, en revanche, – et ce sont les plus nombreux – pensent que le prix Goncourt lui a été décerné à tort. De nombreux exemples et prises de position illustrent ces divergences. De même, si certains intellectuels, comme Léon Daudet, ont saisi l'opportunité pour tirer à boulets rouges sur ceux qui continuent de considérer la race noire comme étant inférieure, d'autres comme Edmond Jaloux et Henry Bidou réfutent vertement la décision du jury. Pour Léon Daudet, le monde entier doit, à partir de ce prix Goncourt attribué à René Maran, se rendre à l'évidence que l'infériorité de la race noire est un mythe, un véritable mirage :

L'attribution du prix Goncourt – le seul prix littéraire qui compte vraiment aujourd'hui – à un écrivain de race noire M. René Maran, auteur de *Batouala*, confirme ce que j'ai eu l'occasion de répéter ici, à maintes reprises, quant à la prétendue infériorité de la race noire. Cette infériorité est un mythe, comme dans un autre genre, la prétendue supériorité du dix-neuvième sur les siècles précédents. Il y a dans la race noire une élite qui ne cède en rien à quelque autre élite que ce soit.

Daudet (1921 : 1)

Dans cet extrait, Léon Daudet relève que l'infériorité de la race noire n'est qu'un mythe au même titre que la prétendue supériorité du dix-neuvième siècle sur les siècles précédents. En d'autres termes, il y a dans la race noire une élite qui inspire respect, admiration et considération. Il y a dans la race noire une élite qui est capable de se mesurer aux autres élites. Il y a enfin dans la race noire du génie, de l'intellect. En procédant audacieusement au procès du colonialisme, René Maran brise donc définitivement le complexe d'infériorité dans lequel les peuples noirs sont englués depuis des siècles. Il dévoile, à cet effet, le vrai visage des peuples noirs. Edmond Jaloux – peut-être jaloux de l'auteur antillais – estime, en revanche, que le texte de René Maran manque de qualités littéraires, que son style relève du « *naturalisme puéril* » (Jaloux, 1922 : 108) et que le roman en question n'est rien d'autre qu'« *une série de peintures de mœurs que termine un accident* » (Jaloux, 1922 : 107). Pour le critique français,

⁴ En 1954, le prix Charles-Veillon, décerné à *L'Enfant noir* de Camara Laye publié un an plus tôt, a été également contesté par un groupe d'intellectuels dont Alexandre Biyidi. En 1953, au moment où tous les écrivains noirs luttent âprement pour se dépêtrer de l'Occident colonisateur, Camara Laye avait publié son roman autobiographique intitulé *L'Enfant noir*. L'œuvre a simplement brossé la peinture des traditions africaines et particulièrement guinéennes, comme si Camara Laye n'avait jamais été ni victime ni témoin d'une seule exaction du système colonial. Il n'a, dans aucune page de ce roman, fait mention de la thématique politico-littéraire de son époque : le procès du colonialisme. Mais, contre toutes attentes, le jury lui décerne le prestigieux Prix Charles-Veillon. Le seul prétexte, qui sous-tendait et justifiait cette attribution, était qu'il avait réalisé une œuvre hors du commun, une œuvre authentique. Pour le jury, ce roman de Camara Laye reste l'expression véritable du génie, de l'éthique de l'écrivain. Par contre, à la même époque, l'Afrique a enregistré des chefs-d'œuvre qui n'ont pas été primés parce que fustigeant le sadisme et le cannibalisme du Blanc.

le jury du prix Goncourt aurait pu récompenser d'autres auteurs plus méritants, plus dignes. Henry Bidou, quant à lui, estime que *Batouala* est une simple compilation des généralisations discutables, contestables. Écrivain, critique littéraire et correspondant de guerre, donc journaliste, Henry Bidou trouve anormal, voire injuste, le fait d'imputer à tous les colonisateurs les comportements de quelques-uns. Pour lui, la colonisation a certes un prix, c'est-à-dire des inconvénients, mais elle a également des avantages et des bénéfices indéniables. Emboîtant le pas de son compatriote Edmond Jaloux, Henry Bidou fustige aussi le style de René Maran : « La description des mœurs est souvent amusante, mais ne dépasse pas en mérite celle qu'on rencontre dans tant de récits de voyageurs qui n'ont jamais prétendu à l'honneur des lettres. Et quant à la forme, elle est sans valeur » (Bidou, 1922 : 406). Comme son compatriote Edmond Jaloux, Henry Bidou conteste le prix décerné à l'auteur martiniquais et fustige expressément l'œuvre tant sur le plan de la forme que sur celui du fond sans relever l'innovation thématique qu'on y trouve et qui a motivé l'attribution du prix Goncourt. Premier roman anticolonialiste produit par un Noir, *Batouala* divise ainsi ethnologues, sociologues, anthropologues, philosophes, historiens et littéraires. Mais, en évaluant le roman cent ans après, nous pouvons dire sans risque de nous tromper que le jury du Goncourt ne s'était pas trompé d'appréciation. Autrement dit, l'œuvre méritait amplement le prix Goncourt. Il était cependant évident que son accueil soit contesté, car sa parution a été un gros scandale. Les raisons avancées par certains critiques français pour la rejeter n'étaient d'ailleurs que des prétextes. En vérité, tous digèrent péniblement qu'un Noir écrive, à cette époque précise de l'histoire des Noirs, pour dénoncer les méfaits du colonialisme. Ils considèrent cette réaction venant d'un administrateur colonial comme une haute trahison, un outrage aux Maîtres.

Somme toute, en publiant *Batouala*, René Maran brise le silence de la servitude, de l'exploitation et de l'indignité. Il jette ainsi les jalons d'un édifice louable, d'un humanisme moderne et sera considéré par ses successeurs, notamment le Martiniquais Aimé Césaire et les Sénégalais Léopold Sédar Senghor et Birago Diop, comme une référence pour avoir dénoncé les rapports conflictuels entre les Blancs et les Noirs. Pour ces intellectuels noirs, le mouvement de la Négritude est né de si peu et grâce à l'audace d'un homme : René Maran.

2. La construction d'un humanisme moderne

La seconde partie de notre réflexion traite essentiellement de la construction d'un nouvel humanisme. Le premier axe s'intitule "de la réminiscence à la réviviscence de l'identité des peuples noirs" et le second "de la révolte à l'humanisme moderne".

2.1. De la réminiscence à la réviviscence de l'identité des peuples noirs

La question de l'identité des peuples noirs est au cœur de celle de la colonisation. En effet, l'une des conséquences morales et/ou psychologiques de la colonisation a été la dépersonnalisation⁵ du colonisé. Il s'agit de la dépossession du colonisé par le colonisateur de ce qui l'humanise, mais aussi de ce qui lui est cardinal, spécifique et unique : l'identité. Le colonisé perd ainsi sa personnalité et, par ricochet, son humanité, car son essence se dissout, pour reprendre les termes du critique haïtien René Depestre, dans « la chimie opaque du mépris » (Depestre, 1969 : 26). Victime de la déréalisation, il apparaît dès lors étranger à tout ce qui l'environne et à lui-même⁶. Non

⁵ Sentiment persistant de s'observer avec un point de vue extérieur à son propre corps ou sentiment que son environnement n'est pas réel. La dépersonnalisation est synonyme de la déréalisation.

⁶ Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, 1991.

seulement, il ne comprend rien de ce qui lui arrive, il a continuellement honte de lui, de sa personne, de ses origines.

C'est exactement la situation dans laquelle se trouvait René Maran lorsqu'il s'identifiait aux Noirs à qui il donnait des ordres et qui le dévisageaient sans baisser la tête. Comme le colonisé qui a honte de lui et de la couleur de sa peau, objet d'identification, de contestation, d'aliénation et de remise en cause, l'auteur martiniquais se perd, s'accuse et se ravise. Tel un serpent irraisonné, qui se mord la queue, René Maran finit par désavouer le colonisateur, renier la mission civilisatrice et se replonger dans les profondeurs de l'histoire des peuples noirs. Il puise dans l'immense littérature de l'esclavage et cite Montesquieu : « Ils (les nègres) sont noirs des pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre » (*Batouala*, 10). Ces propos strictement dévalorisants et révoltants, déshumanisants et négrophobes, sont effectivement ceux de Montesquieu, penseur politique, précurseur de la sociologie, philosophe et écrivain français des Lumières. Extraits d'un chapitre de *De l'esprit des lois* (1748) intitulé "De l'esclavage des nègres", ils traduisent curieusement toute l'antithèse de la pensée de l'auteur. En analysant profondément ce texte et en le replaçant dans son contexte, il apparaît que Montesquieu utilise l'ironie, au même titre que son compatriote Voltaire, pour dénoncer l'esclavagisme européen exercé sur les Indiens, les Noirs. Anti-esclavagiste engagé, contrairement à ce que pourraient laisser supposer les propos ci-dessus sortis de leur contexte, l'auteur français ridiculise, comme il le peut, mais aussi comme il le veut, les arguments développés en faveur de l'esclavagisme.

Dans la suite du texte, Montesquieu a été on ne peut plus clair, mais toujours dans une parfaite antiphrase : « Il est impossible que nous (les Blancs, les Européens) supposions que ces gens-là (les Noirs) soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens » (Montesquieu, 1748 : Livre XV, chapitre V). En citant, à cet effet, Montesquieu dès la préface de ce roman publié plusieurs siècles plus tard, René Maran tire les leçons du passé pour expliquer le présent. Pour lui, la colonisation n'est qu'une continuité de l'esclavage.

René Maran et Montesquieu s'insurgent donc tous les deux, non seulement contre l'exploitation des peuples noirs, mais aussi contre la confiscation de leur identité, qu'il faut à tout prix reconquérir. Pour eux, rien ne justifie la domination des Noirs, car, de la même manière que personne ne choisit la couleur de sa peau, personne ne peut contester le droit à la différence. L'identité se définit d'ailleurs comme le caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe ou d'une communauté. Elle évoque, en même temps, le droit à la différence ou simplement le sentiment de différence. Cependant, une telle différence, saisie dans le regard de l'Autre, se maintient dans la dépendance du regard. Et c'est ce droit à la différence qu'évoque subtilement le Martiniquais Aimé Césaire lorsqu'il définit l'identité comme « ce sur quoi tout le reste s'identifie et peut s'identifier : le noyau dur et irréductible ; ce qui donne à un homme, à une culture, à une civilisation, sa structure propre, son style et son irréductible singularité » (Césaire, 2004 : 89). En d'autres termes, l'identité est notre trait personnel, notre marque unique. Elle est, à ce titre, comme le confirme Madjindaye Yambaïdjé, « ce qui nous rend semblables à nous-mêmes et différents des autres. C'est ce par quoi nous nous définissons, nous nous catégorisons et nous nous connaissons. C'est également ce par quoi nous nous sentons acceptés et reconnus comme tel par les autres » (Madjindaye, 2019 : 63).

La question de l'identité est, par conséquent, indissociable de celle de l'individuation. C'est ce qui fait la spécificité d'un peuple et qui le distingue de tout autre. Autrement dit, c'est ce qui fait la spécificité des peuples noirs et qui les distingue des peuples blancs. Or, c'est justement à ce niveau que le problème des peuples noirs se pose. Battus, torturés, humiliés, arrachés à leurs cultures, à leurs origines, ils ont tout perdu : liberté, dignité et identité. C'est l'exemple des populations de l'Oubangui-Chari, qui vivaient « heureux, jadis, avant la venue des "bounjous"⁷» (*Batouala*, 98) : « Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes ? Même pas. Un chien ? Ils le nourrissent, et soignent leur cheval. Nous ? Nous sommes, pour eux, moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous crèvent lentement » (*Batouala*, 98). Les peuples colonisés sont ainsi complètement réduits au silence et à la servitude. Moralement et physiquement torturés, ils ont été abêtis, voire chosifiés pour reprendre les termes du Martiniquais Aimé Césaire dans son essai anticolonialiste intitulé *Discours sur le colonialisme*⁸.

Nous comprenons donc que celui qui estime avoir une identité personnelle ne peut se penser comme littéralement identique à autrui. Idem pour tout peuple ; car, le sentiment de différence est essentiel à l'identité groupale ou culturelle. Aussi chaque peuple possède-t-il un répertoire de traits particuliers qui lui facilite la connaissance ou la reconnaissance des autres. Ce qui sous-entend que nous ne pouvons pas ne pas situer l'Autre par rapport à nous et vice versa comme le fait remarquer Alex Mucchielli : « L'identité est donc toujours plurielle du fait même qu'elle implique toujours différents acteurs du contexte social qui ont toujours leur lecture de leur identité et de l'identité des autres selon les situations, leurs enjeux et leurs projets » (Mucchielli, 1986 : 12). En d'autres termes, notre existence n'a de sens et de portée que par rapport à celle de l'Autre et vice versa. C'est aussi ce que nous pouvons lire dans le texte suivant : « C'est l'Autre qui nous permet de nous découvrir et de faire épanouir notre personnalité, notre être » (Madjindaye, 2015 : 167). Il en est de même des peuples, car chaque peuple répond à une série de traits identitaires qui lui sont propres, voire authentiques. Mais, en fait, à quoi les peuples blancs s'attendaient-ils lorsqu'ils opprimaient et torturaient les peuples noirs au nom d'une entreprise civilisatrice ? S'attendaient-ils à exploiter et maintenir continuellement les peuples noirs dans cet état d'infériorité, de servitude et de soumission ?

2.2. De la révolte à l'humanisme moderne

Encore appelé "nouvel humanisme" ou "humanisme universaliste", "l'humanisme moderne" est un nouveau courant de pensée. Il remonte aux années 40, mais constitue le produit de plusieurs siècles d'évolution culturelle et a pour objet la transformation du monde. Né des idées lointaines des penseurs comme Bouddha et Confucius en Asie, de celles des philosophes grecs comme Protagoras, Démocrite et Épicure, ainsi que de celles des penseurs romains tels que Lucrèce et Lucaïn, l'humanisme moderne aspire, non seulement à un changement de civilisation, mais aussi et surtout à l'émergence d'une nation humaine universelle. Ses principes se fondent essentiellement sur les actions suivantes : la considération de l'être humain comme valeur et préoccupation centrale, l'affirmation de l'égalité de tous les êtres humains, la reconnaissance de la diversité personnelle et culturelle, la tendance au

⁷ Un appellatif attribué aux Blancs par les habitants de l'Oubangui-Chari.

⁸ *Discours sur le colonialisme* est un essai anticolonialiste d'Aimé Césaire publié pour la première par Réclame, maison d'édition liée au Parti communiste français, le 7 juin 1950 avec une préface de Jacques Duclos. Le texte sera repris et publié en plusieurs exemplaires en 1955 par les Éditions Présence Africaine de Paris.

développement de la connaissance au-delà de ce qui est accepté comme vérité absolue, l'affirmation de la liberté d'idée et la croyance, ainsi que le rejet de la violence au profit du vivre ensemble, du mieux-être. Comme tel, l'humanisme moderne s'oppose asymétriquement à la spirale de discriminations, d'exploitations et de violences, qu'elles soient physiques, morales, raciales, économiques, religieuses, psychologiques ou sexuelles. À cet effet, pour avoir osé lever le voile sur les conditions de vie des peuples noirs dans l'empire français et en pleine période de la colonisation, René Maran s'inscrit résolument dans cette logique. En d'autres termes, en mettant le doigt dans l'œil du colonisateur, il choisit de prôner, en même temps, un nouvel humanisme.

En effet, personne n'aurait découvert, avec exactitude, les exactions quotidiennement perpétrées par les colonisateurs sur les peuples noirs, du moins pas si tôt, si René Maran, dans son texte, n'avait pas eu le courage et la hardiesse de dire l'indicible et de nommer l'innommable. La graine de la révolte des peuples noirs a été mise en terre. L'œuvre romanesque du Martiniquais n'a pas tardé à aiguiser la curiosité de nombreux intellectuels noirs et blancs qui ont choisi désormais de découvrir les réalités en effectuant des voyages en Afrique. Ainsi, d'autres éclairages davantage bouleversants, mais édifiants seront apportés par d'autres auteurs ayant produit des textes à l'issue de leurs voyages sur les champs d'opération coloniaux. André Gide, par exemple, publie *Voyage au Congo* suivi de *Le Retour du Tchad*⁹. L'ouvrage constitue une immense littérature de voyage dans laquelle Gide relate les faits observés, vécus et/ou subis au cours d'un périple qu'il a effectué de juillet 1926 à mai 1927 en Afrique Équatoriale Française, de l'embouchure du Congo au Lac Tchad. Les faits, tels qu'ils sont révélés et relatés dans cet ouvrage, confirment les assertions tumultueuses de René Maran publiés quelques années plus tôt. Dans le même sillage de littérature de voyage, Albert Londres publie *Terre d'ébène*¹⁰ en mars 1929 chez Albin Michel. C'était un grand reportage qui avait paru auparavant dans les colonnes du *Petit Parisien* sous le titre *Quatre mois parmi les Noirs d'Afrique* en octobre et novembre 1928. Là encore, des révélations monstrueuses ont été faites qui confirment le contenu du texte romanesque de René Maran. En 1948, c'est le tour de l'écrivain français Jean-Paul Sartre, préfacier de l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* du Sénégalais Léopold Sédar Senghor, d'emboîter le pas de René Maran lorsqu'il écrit, à juste titre, dans "Orphée noir"¹¹ :

Qu'est-ce donc que vous espérez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ? Voici des noirs debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir comme moi le saisissement d'être vus.

Sartre, "Orphée noir" de Léopold Sédar Senghor : 9

À la fois tiers-mondiste et anticolonialiste, Jean-Paul Sartre, outre *Les Damnés de la terre* (1961), essai du Martiniquais Frantz Fanon, et *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur* (1957), essai du Tunisien Albert Memmi, a été le préfacier de l'ouvrage de Léopold Sédar Senghor cité plus haut. Ce qui frappe lorsqu'on lit "Orphée noir", c'est que l'auteur, « *par le biais d'une métalepse puissante* » (Gyssels, 2004 : 631), pour reprendre l'expression de Kathleen Gyssels, s'adresse directement aux lecteurs virtuels

⁹ André Gide, *Voyage au Congo suivi de Le Retour du Tchad*, Paris, Gallimard, 1927 (1981).

¹⁰ Albert Londres, *Terre d'ébène : la traite des Noirs*, Paris, Albin Michel, 1929.

¹¹ Tel est le titre de la Préface que Jean-Paul Sartre a donnée à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* de Léopold Sédar Senghor, Paris, PUF, 1948.

de l'ouvrage. Sartre invite ainsi les colonisateurs à se rendre à l'évidence que les peuples noirs sont désormais debout, debout pour leur liberté, debout pour un humanisme différent.

Conclusion

Il était question, dans cette contribution, d'explorer la portée humaniste de *Batouala* de René Maran tout en appréciant le discours satirique de l'auteur. L'analyse révèle, à l'aune de la critique thématique de Jean-Pierre Richard, que la construction de l'humanisme, telle qu'envisagée par l'auteur, répond à une logique de dénonciation, de révolte, voire de déconstruction du mythe impérial pour déboucher sur un humanisme moderne. En d'autres termes, pour (re)bâtir ou (re)construire l'identité des peuples noirs, il serait judicieux de partir des faits qui l'ont déconstruite et démantelée, c'est-à-dire d'identifier, d'examiner et d'exorciser l'objet de la chute, avant d'opter pour le retour aux sources, notion chère aux premiers poètes de la Négritude, notamment Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas. À travers leur combat commun contre la spirale de discriminations, d'exploitations et de violences et pour la (re)conquête de la liberté, de la dignité et de l'identité, s'inscrit, en bonne place, la lutte pour un nouvel humanisme. Il s'agit, en d'autres termes, de restituer l'homme noir dans l'Histoire. Quoique certains intellectuels comme Jean-Paul Sartre pensent que la Négritude est un antiracisme raciste, l'évocation ou la défense de l'Afrique ne signifie évidemment pas le rejet de l'Occident. La Négritude, c'est donc de l'humanisme stricto sensu. Ainsi, au-delà de tous ces débats contradictoires et de toutes ces considérations à la fois politiques et idéologiques, sociales et sociétales, racistes et raciales, humanistes et humaines, historiques et modernes, le mérite de *Batouala* de René Maran reste incontestable et incommensurable. Comme le dit Madjindaye Yambaïdjé, le roman défend rudement « le sort des peuples qui ont tous en commun une histoire particulièrement humiliante, indélébile et unique, une histoire de sang, de sang versé et non de sang transmis comme aimait le dire Léopold Sédar Senghor » (Madjindaye, 2015: 167). In fine, nous nous en voudrions de ne pas relever que la question de l'identité des peuples noirs a été également au cœur des combats de beaucoup d'autres intellectuels africains dont Cheikh Anta Diop et Joseph Ki-Zerbo, respectivement Sénégalais et Burkinabé.

Références bibliographiques

- Bidou, H. (1922). Parmi les livres, *La Revue de Paris*, 15 janvier, 400-413.
- Césaire, A. (2004). *Discours sur le colonialisme suivi de Discours sur la Négritude*, Paris, Présence Africaine.
- Daudet, L. (1921). Après le Goncourt, *L'Action française*, 29-31.
- Diop, C. A. (1979). *Nations nègres et culture*, 3^e édition, Paris, Présence Africaine.
- Fanon, F. (1961). *Les Damnés de la terre*, Paris, Éditions Maspéro.
- Fraisse, A. (1965). *René Maran, Hommage à René Maran*, Paris, Présence Africaine.
- Gide, A. (1981). *Voyage au Congo suivi de Le Retour du Tchad*, Paris, Gallimard.
- Jaloux, E. (1932). *Les Profondeurs de la mer*, Paris, Plon.
- Kristéva, J. (1991). *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard.
- Londres, A. (1929). *Terre d'ébène : la traite des Noirs*, Paris, Albin Michel.
- Madjindaye, Y. (2019). De la traversée psychique au travail de mémoire, de deuil et de reconstruction identitaire, *L'Ainé des orphelins* de Tierno Monénembo, in *RAMReS, Revue Africaine et Malgache de Recherche Scientifique, Nouvelle série, Sciences humaines*, 012, 63-77.

- Madjindaye, Y. (2015). Quête identitaire et exil diasporique chez Tierno Monénembo et Jean-Marie Adiaffi, in *Kaliao, Revue pluridisciplinaire de l'Ecole Normale Supérieure de Maroua*, Série Lettres et Sciences humaines, Numéro 14, 165-178.
- Maran, R. (1921). *Batouala*, véritable roman nègre, Paris, Albin Michel.
- Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard.
- Montesquieu, (1748). *De l'esprit des lois* : Livre XV, chapitre V, Paris, Barillot & Fils.
- Mucchielli, A. (1986). *L'Identité*, Paris, Éditions du Seuil, coll. *Que suis-je ?*
- Richard, J-P. (1961). *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Éditions du Seuil.
- Senghor, L. S. (1992). *Négritude et humanisme*, Tome 1, Paris, Éditions du Seuil.
- Senghor, L. S. (1948). *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF.
- Todorov, T. (1979). *Nous et les autres - la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éditions du Seuil.